François Ploux, *Une mémoire de papier. Les historiens de village et le culte des petites patries rurales (1830-1930)*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, 344 p.

Fabien Gaveau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9659>

DOI : 10.4000/etudesrurales.9659

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 5 juillet 2012

Référence électronique

Fabien Gaveau, « François Ploux, *Une mémoire de papier. Les historiens de village et le culte des petites patries rurales (1830-1930)* », *Études rurales* [En ligne], 189 | 2012, mis en ligne le 03 juillet 2014, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9659> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.9659>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Tous droits réservés

François Ploux, *Une mémoire de papier. Les historiens de village et le culte des petites patries rurales (1830-1930)*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, 344 p.

Fabien Gaveau

François Ploux, *Une mémoire de papier. Les historiens de village et le culte des petites patries rurales (1830-1930)*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, 344 p.

- 1 Professeur d'histoire à l'Université de Bretagne-Sud et spécialiste des sociétés du XIX^e siècle, François Ploux s'interroge sur la très forte production de monographies de villages, paroisses et communes en France, de la Monarchie de Juillet au Front populaire. Il soutient que ces travaux n'étaient pas seulement mus par le désir d'affirmer l'identité des localités mais qu'ils mettaient aussi en valeur les liens étroits qui existaient entre les localités et la nation en train d'émerger dans les discours nationaux.
- 2 Huit chapitres organisent la démonstration. Après avoir exposé l'origine de la monographie, François Ploux dresse le portrait de ceux qui ont peuplé cet univers, notamment les pionniers du genre, à savoir les prêtres et les notables locaux. Il commente ensuite les règles que suivent les auteurs. Il détaille le contenu habituel des études. Une France des « petites patries rurales » apparaît ainsi dans son extrême diversité. Néanmoins, chaque village peut être comparé à d'autres qui ont traversé les mêmes difficultés et vécu les mêmes heures de gloire. Si les années 1880 voient fleurir les monographies montrant que les villages marchent vers le progrès, le XX^e siècle verse

de plus en plus souvent dans la nostalgie du « bon vieux temps ». Les auteurs sont davantage soucieux de transmettre la mémoire d'un héritage qu'ils croient menacé par le temps qui passe. L'auteur souligne à juste titre que la Troisième République est un moment charnière : la République libérale des années 1880 incite les instituteurs à rédiger des monographies. Il s'agit de prouver que la construction nationale est l'aboutissement du rapprochement de longue date entre des « petites patries ». Le projet est d'ailleurs relayé au même moment par l'instruction morale et civique. En conclusion, François Ploux rappelle que les auteurs de monographies pouvaient prétendre rejoindre le cercle des érudits et notabilités en livrant à leurs contemporains des travaux répondant de plus en plus aux règles de la science historique naissante. Pourtant cette intense production n'a pas, selon l'auteur, enrayer le déclin des identités locales, ce qu'il nous faudrait réexaminer sous l'angle de la reconfiguration probable de ce que la sociologie appelle « le sentiment d'appartenance ». Le village aurait ainsi survécu plus comme une idée que comme une réalité.

- 3 Le travail repose sur l'examen d'un important corpus de monographies majoritairement empruntées à l'Ouest français et, plus généralement, au Bassin parisien. Toutefois le questionnement aurait pu être plus convaincant sur certains points. Ainsi, comment évaluer la capacité des monographies à célébrer une France rurale jugée plus saine et vaillante que la France ouvrière des villes alors en pleine croissance ? Si, comme l'affirme François Ploux, les historiens locaux ont d'abord nourri le secret espoir de mieux prouver aux Français que la vie dans les villages était supérieure à la vie dans les villes, leur échec n'est-il pas lié à la faiblesse de la diffusion de leurs travaux ou à la faiblesse de leur discours dans un monde où les contingences matérielles pesaient si lourdement ? De fait, quelle a été la réelle diffusion des monographies hors des sociétés d'érudits, des sociétés d'émulation, des sociétés locales ou des sociétés scolaires ? Qui lisait ces travaux ? Qui leur accordait vraiment de l'importance ? Enfin, si les monographies de villages ont été dépréciées et ont reculé après la Seconde Guerre mondiale, n'est-ce pas, outre le discrédit qui planait sur les accents réactionnaires de certains textes, parce que le temps était à des élans modernisateurs qui affaiblissaient la nostalgie du passé ?
- 4 Pourrions-nous imaginer aujourd'hui que les régions œuvrent à la promotion de récits mettant en valeur leur construction et leurs particularismes ? Les éditeurs pourraient-ils juger le créneau monographique porteur, à l'instar de collections comme *Monographies des villes et villages de France* ou *Histoire des villes et des régions* ? En fait, François Ploux aurait dû insister sur le fait que la monographie semble devenir un genre dans le dialogue, implicite ou explicite, qu'elle noue avec l'autre échelle qu'est la nation, la « grande patrie ». La recomposition du genre monographique ne pourrait-elle pas se lire dans la recomposition des pouvoirs au sein d'un État ? Au fond, derrière l'évidence du mot, la monographie est plus difficile à saisir qu'on ne le croit. S'agit-il d'une étude portant sur un objet limité dans l'espace, associé à un sentiment identitaire ? Ne pourrions-nous pas écrire une monographie de la France à l'heure de l'Union européenne ? Affaire de règles de l'art et de science, diront les puristes ; affaire de rang, diront d'autres voix. Point de monographie pour un État !
- 5 La monographie a pu en effet apparaître comme le travail mineur de ceux qui ne peuvent incarner une collectivité dans sa plénitude mais qui peuvent en exprimer une des composantes. En somme, et c'est là où nous rejoignons les conclusions de François Ploux, la « mémoire de papier » pourrait être appréhendée selon les conceptions du

vivre ensemble et de la valeur que les détenteurs de l'autorité locale accordent au territoire.

- 6 De lecture agréable, le livre fournira, quoi qu'il en soit, une matière précieuse pour affiner la compréhension des mécanismes qui ont accompagné la construction et la diffusion de l'idée de nation tout au long du XIX^e siècle.